Actes des congrès de la Société française Shakespeare

20 | 2002

Shakespeare et ses contemporains

« A tapster is a good trade » : la figure du garçon de taverne chez Shakespeare et ses contemporains

Guillaume Winter

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/831>

DOI : 10.4000/shakespeare.831

ISSN : 2271-6424

Éditeur

Société Française Shakespeare

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2002

Pagination : 203-219

Référence électronique

Guillaume Winter, « « A tapster is a good trade » : la figure du garçon de taverne chez Shakespeare et ses contemporains », *Actes des congrès de la Société française Shakespeare* [En ligne], 20 | 2002, mis en ligne le 01 novembre 2007, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/831> ; DOI : 10.4000/shakespeare.831

S H A K E S P E A R E
& S E S
C O N T E M P O R A I N S

Société Française Shakespeare

Actes du Congrès de 2002

✱ ✱ ✱

Textes réunis et présentés par
Patricia DORVAL

publiés sous la direction de
Jean-Marie MAGUIN

« A TAPSTER IS A GOOD TRADE » : LA FIGURE DU GARÇON DE TAVERNE CHEZ SHAKESPEARE ET SES CONTEMPORAINS

Wine is the word that glads the heart of man,
And mine's the house of wine : 'Sack', says my bush
'Be merry and drink sherry', that's my posy !

(I.3.27-9)¹

C'est l'hôte de l'auberge «The Light Heart» dans *The New Inn* de Ben Jonson qui s'adresse ainsi au mélancolique Lovel, tentant de le convaincre que seul le vin est une noble boisson, contrairement au breuvage préféré de son client, la bière mélangée à du petit lait. Il l'invite à être joyeux, comme le font les «tapsters» dans d'autres pièces de Jonson, Shakespeare ou Heywood. La définition de «tapster» dans l'*Oxford English Dictionary* est la suivante : «a man who draws beer, wine, etc. for the customers in a public house» ou bien «the keeper of a tavern». On trouve ce terme chez Shakespeare, mais on trouve plus fréquemment son synonyme «drawer» chez ses contemporains. La traduction en français de ces deux termes est assez délicate puisqu'il n'existe pas d'équivalent littéral. Nous avons relevé ici ou là diverses tentatives : «sommelier» pour F.-V. Hugo, «tire-à-boire» pour M. Grivelet (traduction qui paraît difficile à utiliser sur une scène) mais aussi «tireur de vin», «garçon de cave», et enfin «garçon de taverne» pour J.-M. Déprats, traduction qui ne rend pas

le fait de tirer une boisson d'un contenant, mais qui tient compte du fait que le «tapster» est aussi et surtout un serveur, un «garçon», et qu'il travaille la plupart du temps dans une taverne.

La taverne forme dans le théâtre élisabéthain et jacobéen un monde parallèle, un espace de permissivité propice à toutes les malhonnêtetés, souvent prisé des dramaturges pour des scènes comiques ou pour servir de contrepoint à des scènes plus sérieuses, comme dans la dichotomie taverne / cour que l'on rencontre dans *Henry IV* de Shakespeare. Nous nous intéresserons ici au garçon de taverne, personnage secondaire dans les pièces mais personnage-clé de cet univers, figure récurrente utilisée à diverses fins par les dramaturges. Nous verrons qu'il est bien souvent un personnage comique : il amuse par ses bons mots et étonne par ses «trickeries» mais il amuse également en étant le dindon de la farce. Tantôt caricatural pour mieux servir la comédie, tantôt faire-valoir ou souffredouleur, il est parfois un héros à part entière doté d'un caractère bien trempé. Le côtoyer permet de broser un tableau assez fidèle de l'«underworld» et de ses pratiques, même si Shakespeare réussit ce tour de force sans pour autant véritablement mettre en scène ce personnage, à travers un réseau d'allusions soigneusement tissé au fil de ses pièces qui vient donner une image presque plus précise que la représentation grotesque proposée par Francis (dans *Henry IV*) ou Pompey (dans *Measure for Measure*).

* * *

Pratiques et techniques

La présence de garçons de taverne dans les pièces de l'époque permet de découvrir les techniques frauduleuses qu'ils employaient. De nombreuses répliques et situations nous en disent ainsi beaucoup plus long que les ouvrages de Greene et que les autres «conny-catching pamphlets». Ben Jonson propose notamment dans deux de ses pièces un véritable catalogue des différentes arnaques possibles et imaginables.

Dans *The New Inn*, le garçon de cave porte un nom qui lui colle à la peau comme une étiquette un brin humoristique, puisqu'il s'appelle «Jug»². Il est pourtant surprenant que ce personnage ne soit pas anonyme, tant ses répliques se font rares malgré sa présence sur scène. Il semble que Jonson a surtout cherché à lui trouver un nom amusant, comme à tous protagonistes de la pièce, tels «Stuff» le tailleur ou «Peck» le valet d'écurie, bien que ces derniers, comme Jug, soient réduits à des rôles de

figurants. Jug n'a d'ailleurs qu'un rôle de faire-valoir, même si un détail qualificatif, «a thoroughfare of news», vient s'ajouter à sa fonction dans la liste des personnages, détail qui fait de lui quelqu'un qui de par sa place sait tout ce qui se trame dans la pièce, ce qui ne se vérifie guère dans l'intrigue.

Dans l'auberge, ce n'est pas lui qui floue les clients mais c'est le dénommé Fly qui se charge de saler leur addition en commandant pour eux plus de boisson qu'ils n'avaient l'intention de consommer :

Latimer. What calling has he ?

Host. Only to call in,
Enflame the reckoning, bold to charge a bill,
Bring up the shot i'the rear, as his own word is.

Beaufort. And does it in the discipline of the house,
As corporal o'the field, *maestro del campo* ?

Host. And visitor general of all the rooms :
He has formed a fine militia for the inn too.

(II.5.24-7)

Il semble qu'il y ait une véritable organisation criminelle au sein de l'auberge, autorisée, si ce n'est encouragée par l'hôte des lieux, organisation dont Fly serait responsable, et dont le devoir est d'alléger la bourse des clients. Toutes les pièces de l'auberge sont ainsi visitées par cette «milice» qui se mêle aux clients pour commander des boissons que ces derniers devront bien payer ensuite. Cette technique, comme celle de délibérément présenter une note supérieure aux consommations réelles, était l'une des manœuvres frauduleuses les plus courantes des garçons de taverne. Celia le souligne dans *As You Like It*, pièce pourtant bien éloignée des tavernes londoniennes :

Rosalind. You have heard him swear downright he
was.

Celia. 'Was' is not 'is'. Besides, the oath of a
lover is no stronger than the word of a tapster.
They are both the confirmer of false
reckonings.

(III.4.25-9)³

Un autre exemple nous vient de *The Dutch Courtesan* de Marston, où Mulligrub le tavernier répond à la malhonnêteté du fieffé Cocledemoy, qui lui a volé deux bols de valeur, en enjoignant sa femme de saler l'addition des clients de plus belle pour, en quelque sorte, se refaire : «Goe looke to your busines, mend the matter and skore false with a vengeance» (II.3.10-1)⁴. Il est donc su de tous à l'époque que le garçon de taverne est bien souvent enclin à faire payer plus que ce qui a été commandé ou bu. Si l'on est assez naïf pour ne pas lui prêter de mauvaises intentions, on le prend seulement pour un cancre en calcul mental, ce qui rend d'autant plus drôle et plus ironique la remarque de Don Armado dans *Love's Labour's Lost*, lui qui tient les «tapsters» en haute estime et les pense supérieurement intelligents, capables qu'ils sont d'effectuer des multiplications des plus difficiles :

Moth. How many is one, thrice told ?

Armado. I am ill at reckoning. It fitteth the spirit of
a tapster.

Moth. You are a gentleman and a gamester, sir.

Armado. I confess both. They are both the varnish
of a complete man.

(I.2.39-44)

Le roi de l'arnaque dans le théâtre de Shakespeare et de ses contemporains, on le trouve chez Jonson dans *Bartholomew Fair*, foire où tout est prétexte à arnaque ou délit, si bien que le mot «foul» sied plus à la fête que le mot «fair»⁵. Les activités du «tapster» Mooncalf appartiennent à ce que Justice Overdo appelle les «enormities» de la foire, et constituent un témoignage socioculturel important. Il convient de remarquer toutefois que c'est Ursula, ancienne prostituée et maintenant entremetteuse, qui rappelle à Mooncalf toutes les ficelles de l'arnaque :

Froth your cans well in the filling, at length,
rogue, and jog your bottles o' the buttock, sirrah,
then skink out the first glass, ever, and drink with
all companies, though you be sure to be drunk ;
you'll misreckon the better, and be less ashamed
on't. But your true trick, rascal, must be ever busy,
and mis-take away all the bottles and cans in haste
before they be half drunk off, and never hear
anybody call (if they should chance to mark you)

till you ha' brought fresh, and be able to forswear
'em.

(II.2.93-101)

D'autres astuces sont ici révélées, dont une est plus risquée que les autres : faire boire le garçon pour qu'une fois saoul il compte encore plus mal, toujours au dépens du client bien sûr. Le monde des bas-fonds, de l'«underworld», et son illégalité remplace ici celui de la fête.

Dans *The Merry Wives of Windsor*, Bardolph se rapproche quant à lui d'un garçon de taverne tout à fait caricatural. Quoi de plus naturel, en effet, pour quelqu'un que l'on surnomme «Scarlet» ou «the red face» (I.1.144, 141) que de finir tireur de vin ? Ce métier semble lui coller à la peau, d'autant plus que Bardolph a été engendré par des parents saouls, comme le précise Nim : «He was gotten in drink ; [...] Is not the humour conceited ?» (I.3.21). Habitué à détrousser les dupes, tel Slender qui l'accuse de lui avoir dérobé sa bourse, Bardolph n'aura aucun scrupule à rouler ceux-là même qu'il cherchait à voler auparavant. En réalité, il ne change pas vraiment de peau : il ne fait que voler sous des dehors plus honnêtes. En effet, chose amusante, lorsque Falstaff se débarrasse du moins efficace de ses collaborateurs, le tavernier a tôt fait de proposer à Bardolph des pratiques illégales :

Host. [...] I will entertain Bardolph. He shall
draw, he shall tap. Said I well, bully Hector ?

Falstaff. Do so, good mine Host.

Host. I have spoke ; let him follow. [*To Bardolph*]
Let me see thee froth and lime. I am at a
word : follow.

Falstaff. Bardolph, follow him. A tapster is a good
trade. An old cloak makes a new jerkin ; a
withered servingman a fresh tapster. Go ;
adieu.

Bardolph. It is a life that I have desired. I will
thrive.

(*The Merry Wives of Windsor*, I.3.8-17)

Comment ne pourrait-il prospérer, tant il est familier du genre d'escroqueries pratiquées dans les tavernes ? La suggestion du tavernier, «[to] froth and lime», renvoie à deux ruses employées pour gruger les

clients : l'une consistait à faire mousser la bière de telle sorte que le verre ou le pichet contienne moins de boisson que la quantité normalement prévue, et l'autre à frelater le vin en y ajoutant de la chaux pour en masquer l'aigreur, ce qui avait aussi pour effet d'en améliorer la conservation.

Il est intéressant de remarquer que, quelques instants plus tard, Falstaff utilise une expression identique à celle de son ancien acolyte, à propos du destin supposé de sa dernière entreprise malhonnête : «We will thrive, lads, we will thrive» (I.3.64). Un même vocabulaire lie les deux larrons, qui viennent pourtant de se séparer, mais qui poursuivent tous deux leurs activités frauduleuses, chacun à sa manière. Notons que les termes «thrive» et «thrift» semblent des favoris des escrocs en tous genres, tant et si bien qu'ils en deviennent des termes quasi-argotiques ne signifiant plus seulement «prosperer» ou «réussir» mais «prosperer par un moyen illégal ou frauduleux». Ainsi dans *Eastward Ho!*⁶ (1605) de Chapman, Jonson, et Marston, Quicksilver, personnage qui semble tout droit sorti de la bande de Falstaff, habitué des tavernes où il joue et parie souvent, a monté une arnaque avec Sir Petronel et Security. Il juge ainsi de l'éventuelle réussite de cette opération : «Why man, 'tis the London highway to thrift» (II.2.27). Ailleurs, dans une pièce plus tardive de William Rowley, intitulée *A New Wonder: A Woman Never Vexed* (1632)⁷, l'aubergiste tente de persuader trois jeunes gens, qu'il appelle «thrifty lads», de renoncer à plumer un cave avec des dés pipés : «Tush, you are young men ; 'tis too soon to thrive yet. He that gathers young, spends when he's old» (II.1, p. 120). On voit donc bien que l'emploi du verbe «thrive» par Bardolph n'est pas anodin, et que ce terme lie donc la profession de garçon de taverne à une réussite financière fondée sur des pratiques douteuses.

Amuseur et souffre-douleur

Si le garçon sert à boire, il fait aussi office de pourvoyeur de gaieté, de «merriment», dans la taverne. C'est par lui que l'on pénètre dans cet univers, en même temps que les autres personnages. Clem nous ouvre les portes de sa taverne dans *The Fair Maid of the West*⁸ de Thomas Heywood, lorsqu'il accueille un client : «You are welcome gentleman. What wine will you drinke ? Claret, Metheglin or Muscadine ? Cyder, or Pyrrey to make you merry ?» (III.5.83-6). Dans *Bartholomew Fair*, c'est aussi au «tapster» qu'il revient d'accueillir tout le monde, ainsi que Jonson nous l'indique dans l'induction : «[...] a fine oily pig-woman with her

tapster to bid you welcome» (110-1)⁹. De même, dans *Eastward Ho !*, le garçon est invité à plusieurs reprises à tenir ce rôle important qui est le sien dans la préparation aux réjouissances. Sir Petronel s'adresse à lui en ces termes : «Come, drawer, fill us some carouses, and prepare us for the mirth that will be occasioned presently» (III.3.69-71). Comme un croquemort qui prépare les corps pour leur dernière demeure, le garçon de taverne prépare le corps de ses clients à la fête et ici au départ pour la Virginie. Il est un élément important de la célébration festive qui s'annonce et de son déroulement :

Seagull. Come, drawer, pierce your neatest hogsheads, and let's have cheer, not fit for your Billingsgate tavern, but for our Virginian colonel ; he will be here instantly.

Drawer. You shall have all things fit, sir ; please you have any more wine ?

Spendall. More wine, slave ? Whether we drink it or no, spill it, and draw more.

Scapethrift. Fill all the pots in your house with all sorts of liquor, and let 'em wait on us here like soldiers in their pewter coats ; and though we do not employ them now, yet we will maintain 'em till we do.

(III.3.1-12)

The Fair Maid of the West met en scène Clem qui forme avec Bess Bridges un pendant au couple Ursula / Mooncalf, bien éloigné toutefois de la relation de domination / soumission qui lie les protagonistes de *Bartholomew Fair*. En effet, Clem n'hésite pas à être insolent, surtout envers les clients, et fait office de clown dans la pièce, lâchant régulièrement des bons mots et des répliques qui font mouche. En fin de compte, c'est pourtant de lui que l'on rit : après avoir amusé la galerie toute la pièce durant, il devient involontairement le dindon de la farce. Après que Bess est intervenue pour sauver Spencer, Clem s'empresse d'accepter le poste conférant «grace and honour» (V.2.93) qui était destiné à Spencer :

Clem. Please your majesty, I see all men are not capable of honour : what he refuseth, may it please you to bestow on me.

Mullisheg. With all my heart. Go bear him thence, Alcade.
 Into our Alkedavy : honour him.
 And let him taste the razor.

Clem. There's honour for me !

(V.2.101-6)

Croyant obtenir un titre honorifique, il vient d'accepter d'être «Eunuque en chef» à la cour du roi de Fez. Il revient peu après : «No more of your honour if you love me. Is this your Moorish preferment, to rob a man of his best jewels ?» (V.2.128-30). La castration, voilà un sort dont Pompey dans *Measure for Measure* aurait peut-être dû être menacé pour qu'il cesse ses activités de maquereau. Loin d'être un garçon de taverne, Pompey utilise cette profession comme un écran pour couvrir ses activités de proxénète et de rabatteur, qui doivent continuer malgré la fermeture des maisons closes à Vienne : «Come, fear not you ; good counsellors lack no clients. Though you change your place, you need not change your trade. I'll be your tapster still» (I.2.105-7). Pompey est bien un des rares garçons de taverne qui ne serve jamais de bières. Son activité est tout autre, ce qu'a même compris Elbow, pourtant peu perspicace : «He sir ? A tapster sir, parcel bawd, one that serves a bad woman, whose house, sir, was, as they say, plucked down in the suburbs ; and now she professes a hot-house, which I think is a very ill house too» (II.1.61-4). Escalus aussi voit clair dans le jeu de Pompey : «Pompey, you are partly a bawd, Pompey, howsoever you colour it in being a tapster, are you not ?» (II.1.209-10).

En plus de ses activités de maquereau, Pompey cherche à plumer Froth, «Monsieur Lamousse», et à le faire mousser à l'envi pour mieux l'attirer dans les pièces de cette soi-disant taverne, comme celle qui porte le nom joliment évocateur de «Bunch of Grapes» (II.1.122). Escalus tente de ramener Froth sur le droit chemin en le prévenant que les garçons de taverne tels que Pompey le presseront jusqu'à la dernière goutte, ou plutôt jusqu'au dernier sou :

Escalus. Master Froth, I would not have you
 acquainted with tapsters ; they will *draw* you,
 Master Froth, and you will hang them [...]

Froth. I thank your worship. For mine own part, I
 never come into any room in a taphouse but I
 am *drawn* in.

(II.1.194-200)

Comme Clem, l'amuseur dont on finit par s'amuser, Pompey est un bouffon qui permet de donner à *Measure for Measure* une tonalité plus légère. Même lorsqu'il s'agit de peine capitale, thème ô combien central de la pièce, Pompey se permet de détendre l'atmosphère : «Pray, Master Barnardine, awake till you are executed, and sleep afterwards» (IV.3.29-30). En effet, lui qui fournissait des filles de joies et amusait en début de pièce lors de ses entrevues avec Elbow devient l'assistant du bourreau, qui n'apprécie guère qu'un proxénète l'aide dans son devoir si prestigieux : «A bawd, sir ? Fie upon him, he will discredit our mystery» (IV.2.15). De plus, tous les clients de Mistress Overdone sont en prison, qui devient ainsi une annexe de la taverne («One would think it were Mistress Overdone's own house, for here be many of her old customers», IV.3.2-4). Ainsi, après avoir poussé ses clients vers la petite mort, Pompey s'apprête ensuite à les précipiter vers le repos éternel.

Si, comme nous l'avons vu, le garçon de taverne est parfois utilisé comme un bouffon par les dramaturges, il est souvent l'objet du rire et fait office de souffre-douleur. C'est une proie assez facile que les dramaturges semblent apprécier, faisant preuve d'une certaine cruauté à son égard, à travers leurs personnages. Mooncalf, l'homme à tout faire d'Ursula dans *Bartholomew Fair*, se fait vertement tancer, voire insulter, à de nombreuses reprises. Pour Leah Marcus, «Ursula's booth is [the fair's] bottomless inferno, belching forth fire and fumes»¹⁰. C'est là que Mooncalf sert à boire, dans l'ancre du diable, comme les puritains aimaient à appeler les tavernes à l'époque¹¹. De tous les tireurs de boissons dans le théâtre de Shakespeare et de ses contemporains, c'est bien lui le plus mal loti, tour à tour «rascal», «vermin», «rogue», «thin lean polecat», «weasel» et «baboon». Il est véritablement martyrisé par cette furie qui le traite même de «arrant incubee» et qui considère que l'enfer n'est rien à côté de la baraque où il officie : «Hell's a kind of cold cellar to't» (II.2.41-2). Elle joint d'ailleurs le geste à la parole lorsqu'elle tente de le brûler avec un tison pour l'empêcher de s'immiscer dans les conversations des clients, puis le menace de le faire rôtir sur la broche s'il ne s'exécute pas : «In, you rogue, and wipe the pigs, and mend the fire, that they fall not, or I'll both baste and roast you till your eyes drop like 'em» (II.5.65-7).

Moins sauvage, le jeune Prince Henry dans *1 Henry IV* souhaite s'amuser de Francis pour faire passer le temps :

Poins. Where hast thou been, Hal ?

Prince Henry. With three or four loggerheads amongst three or four hogsheads. I have sounded the very bass string of humility. Sirrah, I am sworn brother to a leash of drawers, and can call them by their Christian names, as Tom, Dick, and Francis. They take it already upon their salvation that, though I be but prince of Wales, yet I am the king of courtesy, and tell me flatly I am no proud Jack like Falstaff [...]. To conclude, I am so good a proficient in one quarter of an hour that I can drink with any tinker in his own language during my life. I tell thee, Ned, thou hast lost much honour that thou wert not with me in this action. But, sweet Ned — to sweeten which name of Ned, I give thee this pennyworth of sugar, clapped even now into my hand by an under-skinker, one that never spake other English in his life than 'Eight shillings and sixpence', and 'You are welcome', with this shrill addition, 'Anon, anon, sir ! Score a pint of bastard in the Half-moon', or so — but Ned, to drive away the time till Falstaff come, I prithee do thou stand in some by-room, while I question my puny drawer to what end he gave me the sugar ; and do thou never leave calling 'Francis', that his tale to me be nothing but 'Anon'. Step aside and I'll show thee a precedent.

(II.4.4-31)

S'ensuit une longue partie de rigolade (II.4.32-95) où Francis n'est qu'un jouet dans les mains du jeune prince et du dramaturge. Personnage naïf et manipulable, le garçon est ici au service d'une farce assez grossière. Pris entre les questions de Harry et les appels répétés de Poins, Francis perd la tête et finit par réduire son langage aux deux syllabes que le prince voulait lui faire répéter :

Prince Henry. [...] What's o'the clock, Francis ?
Francis. Anon, anon, sir.

(II.4.95)

Dans cette scène Shakespeare propose une version jouée de l'image qu'il utilise dans son poème narratif *Venus and Adonis* :

For who hath she to spend the night withal
But idle sounds resembling parasites,
Like shrill-tongued tapsters answering every call,
Soothing the humour of fantastic wits ?
She says "'Tis so' ; they answer all "'Tis so'
And would say after her, if she said 'No'.

(l. 847-52)¹²

On remarque qu'une référence à l'univers des tavernes, où le serveur affairé nous apparaît plus que réel, vient se glisser dans le monde vert de *Venus and Adonis*, comme un anachronisme : le quotidien de Shakespeare et de ses contemporains ressurgit dans ce poème à l'arrière-plan mythologique. L'interjection «Anon, anon», qui fait tant rire le jeune Harry, fait penser que le langage des «tapsters» était très limité, tout comme leurs capacités intellectuelles qui sont souvent tournées en dérision, car elles ne leur permettaient soi-disant guère plus que de simples multiplications. Quant à l'addition («the reckoning»), elle permet de nombreux jeux de mots et situations loufoques, comme dans *The Fair Maid of the West*, où deux «drawers» anonymes forment un couple comique :

1st drawer. One call my master, another fetch the constable.
Here's a man kild in the room.
2nd drawer. How ! A man kild, saist thou ? Is all paid ?
How fell they out, canst thou tell ?
1st drawer. Sure, about this bold Betrice : tis not so much for the death of the man, but how shall we come by our reckoning ?

(I.3.114-20)

Loin de ces considérations purement matérielles, certains garçons se laissent pourtant aller à quelques commentaires qui démontrent qu'ils ont parfois leur avis sur une question, même si personne ne s'en enquiert :

2nd Drawer. The devill rid her of the house for me.

Spencer. Sa'y sir ?

2nd Drawer. Nothing but anon anon sir.

(*The Fair Maid of the West*, I.3.17-20)

L'expression habituelle vient masquer le commentaire ironique : le garçon peut ainsi rentrer dans le rang et rester à sa place de serviteur. C'est encore cette expression qu'utilisent Henry et Poin pour bernier Falstaff :

Falstaff. Some sack, Francis.

Prince Henry and Poin (coming forward). Anon, anon, sir.

Falstaff. Ha, a bastard son of the King's ? — And art thou not Poin his brother ?

Prince Henry. Why, thou globe of sinful continents, what a life dost thou lead !

Falstaff. A better than thou : I am a gentleman, thou art a drawer.

Prince Henry. Very true, sir, and I come to draw you out by the ears.

(*2 Henry IV*, II.4.280-8)

Le prince en vient donc à endosser le costume de celui dont il s'est joué dans *1 Henry IV*, pour mieux confondre son vieux complice et lui faire avouer sa fourberie. Ce déguisement lui permet une fois de plus de renverser les rôles, et de se mêler à son peuple *incognito* comme il le fera dans *Henry V*.

Honnête et héroïque

Nous avons vu que le garçon de taverne est bien souvent un personnage malhonnête et peu scrupuleux, dont on se joue à peu de frais. Il se révèle aussi être un pleutre, comme nous le prouve Thomas Dekker dans *The Wonderful Year* (1603). Un homme touché par la peste arrive à une auberge et frappe à la porte demandant de l'aide. Après un moment de panique, on lui refuse l'entrée, surtout le garçon qui a déjà filé se cacher dans son «repaire» : «As for the tapster, he fled into the cellar, rapping out five or six plain country oaths, that he would drown himself in a most villainous stand of ale if the sick Londoner stood at the door any longer»¹³.

Toutefois, dans le monde des tavernes, essentiellement masculin, où rares sont les femmes qui ne soient — ou n'aient été — filles de joie, l'héroïne de *The Fair Maid of The West* de Thomas Heywood détonne et vient à l'encontre des stéréotypes précédemment évoqués. Son rôle-titre la distingue des garçons de cave qui ne sont que des personnages secondaires ou mineurs. Bess Bridges est une des rares «tapstresses» dans le théâtre des contemporains de Shakespeare, si rare que c'est même là l'unique exemple de l'emploi de ce mot dans l'*OED* : «You are some tapstress» (I.3.84), qui résonne comme une insulte dans la bouche du dénommé Carroll. Dans une pièce où cohabitent quatre tireurs de boisson, Bess est à la fois serveuse au début, puis tenancière de son propre établissement par la suite. C'est un fait si exceptionnel de se faire servir par une femme, qui plus est vertueuse et d'une beauté sans pareil, que certains clients ne veulent boire autre vin que celui tiré et servi par Bess elle-même : «Besse, you must fill some wine into the Portcullis, the gentlemen there will drinke none but of your drawing» (I.3.62-4). Les surnoms dont l'affublent certains clients semblent la faire passer pour une bête curieuse qui, de par son sexe, n'est pas à sa place dans cet univers : elle devient ainsi «a she drawer» (I.3.82), telle «a she devil», succube qui par sa sublime beauté attire les clients dans son antre. Cependant, loin d'être une diablesse ou une voleuse, à l'inverse de ses collègues masculins ou d'autres personnages féminins qui hantent les tavernes, Bess n'est pas malhonnête et se fait même fort d'empêcher ses propres garçons de flouer les clients :

Bess. What newes with you ?

Clem. I am now going to carry the captaines a reckning.

Bess. And what's the summe ?

Clem. Let me see, eight shillings and six pence.

Bess. How comes it so much ?

Clem. *Imprimis*, six quarts of wine, at seven pence the quart, seven sixpences.

Bess. Why doest thou reckon it so ?

Clem. Because, as they came in by hab nab [sic], so I will bring them a reckoning at six and at sevens. [...]

Bess. 'Tis two pence over.

(II.1.132-52)

Son honnêteté en surprend plus d'un : «Honest, and live here ? / What, in a publike tavern, where's such a confluence / Of lusty and brave gallants ? Honest, said you ?» (I.1.23-6). Pour une serveuse, en voilà une qui refuse que l'on se serve d'elle :

Spencer. I have proved her
Unto the utmost test ; examin'd her,
Even to a modest force ; but all in vaine :
She'll laugh, conferre, keepe company, discourse,
And something more, kisse ; but beyond that compass
She in no way can be *drawn*.
Goodlack. 'Tis a vertue
But seldome found in tavernes.

(I.3.33-9)

Bess est ainsi le contre-exemple parfait, l'intégrité faite femme, qui reproche à son personnel de saler la note de clients qui ont bu plus que de raison et qui ne sauraient déjà plus dire ce qu'ils ont consommé ou non. Qui plus est, elle est chaste et entend le rester, ce qui pour une tenancière est somme toute plutôt rare. Elle se transforme aussi en justicière et en forte femme lorsqu'elle ridiculise Roughman, qu'elle chasse de sa taverne. Ce dernier maltraitait son personnel et se vantait en douce qu'il avait tous les droits et ne craignait personne.

Un autre garçon de taverne détonne dans ce milieu malhonnête. C'est un personnage anonyme («Drawer») de *Eastward Ho !* qui sert dans la «Blue Anchor Tavern» (située à Londres sur les bords de la Tamise) où se déroule une bonne partie de la pièce. Sortant du rôle traditionnellement dévolu aux «drawers», il donne la bonne parole, seul en scène, comme un sage qui viendrait prévenir les aventuriers de leur sort :

Drawer. Y'are in a proper taking indeed, to take a
boat, especially at this time of night, and
against tide and tempest. They say yet
'Drunken men never take harm' ; this night
will try the truth of that proverb.

(III.3.217-21)

Après un naufrage peu glorieux qui voit les hommes de Sir Petronel s'échouer quelques milles après leur départ, le «drawer», héroïque, sauve

la vie de Winifred, qui allait se noyer dans la Tamise (IV.1). Par la suite il devient son complice dans le mensonge qu'elle va faire croire à son mari. Il n'a donc pas qu'un rôle de faire-valoir, de serviteur passif, ce que pourrait pourtant laisser croire le manque d'imagination des auteurs, qui ne lui ont pas trouvé de nom. Sa prédiction se vérifie, comme l'apprend Sir Petronel, qui se croit arrivé sur les côtes françaises alors qu'il est tout près de Londres. Ayant lui aussi manqué de se noyer, il est raillé par un homme qui a assisté à son piteux échouement : «I see y' have been washed in the Thames here, and I believe ye were drowned in a tavern before, or else you would never have took boat in such a dawning as this was» (IV.1.192-5).

* * *

Le garçon de taverne est dans le théâtre à la fois celui par qui la fête existe et celui qui divertit les spectateurs de la pièce grâce à ses pitreries ou ses déboires. Si l'on fête un départ dans *Eastward Ho !*, dans *The Queen of Corinth* de Beaumont et Fletcher¹⁴, la taverne sert à la célébration d'un retour, celui de Conon. Ce dernier souhaite le célébrer dans une taverne, car c'est là un espace clos et circonscrit à l'intérieur duquel l'on peut se laisser aller sans crainte, ce qui est d'ailleurs une de ses vocations :

Conon. [...] what's this, a Taverne ?

Crates. It seemes so by the outside.

Conon. Step in here then,

And since it offers it selfe so freely to us,
A place made only for liberall entertainment,
Let's seeke no further but make use of this,
And after the *Greek* fashion, to our friends
Crown a round cup or two.

(II.4.8-13)

La taverne apparaît ainsi comme le lieu de l'éternel retour, où la fête est sans fin et les plaisirs sans limites. Il convient de remarquer que la connaissance intime des tavernes et des pratiques plus ou moins légales qui y avaient cours, et du vocabulaire de ceux qui les peuplaient paraît difficilement possible sans la fréquentation de tels endroits, dont on rappelle qu'ils pouvaient rassembler diverses catégories de citoyens, y

compris les poètes et les dramaturges, qui s'y seraient même retrouvés pour des joutes oratoires. Ainsi Shakespeare, Jonson, Raleigh ou Donne se seraient-ils retrouvés au «Friday Club», à la «Mermaid Tavern», située à Londres à l'angle de Bread Street et de Friday Street. On peut voir tout le groupe dit des «Mermaid Wits» dans un tableau de John Faed intitulé *Shakespeare and his Contemporaries* (1851). On y distingue Shakespeare au centre, John Donne, Sir Walter Raleigh et, au second plan, Sir Francis Bacon. Bien que peu de preuves permettent d'étayer la thèse de l'existence de ces réunions, on se plaît à croire que les plus grands dramaturges de l'époque échangeaient leurs opinions et leurs idées. Dans le récent *Shakespeare in Love*, ne voit-on pas le jeune William croiser Marlowe, qui conseille son jeune rival autour d'un verre ? De leurs visites répétées dans ce lieu social quasi-incontournable à l'époque, les dramaturges ont sans nul doute pu trouver inspiration pour des scènes qui paraissent dans leurs pièces plus vraies que nature, tout comme ils ont pu si ce n'est prononcer, du moins entendre des vers d'une poésie sans égal, tels ceux rapportés par Lovel dans *The New Inn* :

Mine Host — to cramb — give us drink,
And do not slink, but skink, or else you stink !

(I.3.114-5)

Guillaume WINTER
Université Paris III – Sorbonne Nouvelle

NOTES

¹ *The Selected Plays of Ben Jonson*, vol. 2, éd. Martin Butler, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

² Les dramaturges sont friands d'onomastique. Dans *A New Way to Pay Old Debts*, Massinger affuble le tavernier et sa femme de noms éminemment suggestifs, «Tapwell» et «Froth».

³ Toutes les références aux pièces de Shakespeare sont tirées des éditions Oxford, éd. Wells & Taylor.

⁴ Éd. Peter Davison, Edinburgh, Oliver & Boyd, 1968.

⁵ Leah Marcus, *The Politics of Mirth. Jonson, Herrick, Milton, Marvell, and the Defense of Old Holiday Pastimes*, Chicago & London, University of Chicago Press, 1986, p. 38.

⁶ *Chapman, Jonson, Marston*, éd. R.W. Van Fossen, Manchester University Press, 1979.

⁷ In *Old English Plays*, 4th edition, originally published by Robert Dodsley, éd. W. Carew Hazlitt, vol. 12, London, Reeves and Turner, 1875.

⁸ Éd. Katharine Lee Bates, Boston, New York, Chicago, D.C. Heath, 1917.

⁹ Ben Jonson, *Three Comedies*, éd. Michael Jamieson, Harmondsworth, Penguin, 1966, rééd. 1985.

¹⁰ Marcus, *op. cit.*, p. 45.

¹¹ Voir à ce sujet mon article sur «L'enfer de la taverne à l'époque élisabéthaine», à paraître aux Presses de la Sorbonne Nouvelle.

¹² William Shakespeare, *The Narrative Poems*, éd. Maurice Evans, Harmondsworth, Penguin, 1989.

¹³ In *Three Elizabethan Pamphlets*, éd. G.R. Hibbard, London, Harrap, 1951, p. 191-2.

¹⁴ *The Dramatic Works in the Beaumont and Fletcher Canon*, éd. Fredson Bowers, vol. VIII, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.